

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection 1852 \(1er juin-13 novembre\) : Guizot historien, liberté de ton et d'analyse](#)[Item 13. Val-Richer, Lundi 14 juin 1852, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

13. Val-Richer, Lundi 14 juin 1852, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Bonaparte, Charles-Louis-Napoléon \(1808-1873\)](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du for intérieur](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Europe](#), [Famille Guizot](#), [Parcs et Jardins](#), [Politique \(Autriche\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Prusse\)](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet. □

Présentation

Date 1852-06-14

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote 3212, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 15

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

N°13 Val Richer, lundi 14 Juin 1852

Je n'ai pu vous écrire hier ; le service de mon facteur n'était pas encore arrangé.

Rien ne se ressemble moins en effet que le Val Richer et Schlangenbad. Je suis seul ici, avec mon fils, et mes paysans (le mes est très abusif), qui me racontent leurs tristesses ou leurs espérances de récolte. Il pleut. Mes fleurs, qui en ont joui d'abord, en souffrent aujourd'hui. Mais, même avec la pluie ce séjour me plaît, après la société de ceux que j'aime, ce que j'aime la mieux c'est ma liberté, et mon loisir. Rien ne m'ennuie plus que de vivre à la merci des indifférents.

Quoique j'eusse fait fermer ma porte le jour de mon départ, j'ai vu assez de monde, Duchâtel, Montebello, Vitet, Salvandy, Mallac, Armand Bertin. On croyait assez à un remaniement de Cabinet qui mettrait Persigny aux affaires étrangères, et ferait rentrer Morny, Fould et Rouher. On arrangeait une bonne occasion. Le Président devait gagner au Conseil d'Etat, demain mardi, la question du conflit. On savait le compte des voix, 9 contre 7 après ce succès, il devenait généreux ; il réglait à nouveau ou faisait régler par le conseil d'Etat l'affaire des biens de la maison d'Orléans, modérément, équitablement en assurant les droits des créanciers et ceux de sa sûreté à lui, aussi bien que ceux des propriétaires. Cela fait, tout était facile. Le public était satisfait et les hommes capables redevenaient ministres. Voilà l'utopie.

Le Président se trouverait en effet très bien d'agir ainsi ; il s'ôterait un fardeau fâcheux, et se donnerait une meilleure administration. Je ne crois guère aux Utopies. Non pas pour toujours, mais pour quelque temps, ce n'est peut être pas tout à fait une utopie que de se promettre un peu plus de retenue de la part des journaux étrangers. Si on leur fait craindre de voir leurs correspondants expulsés de Paris. Ce serait en effet pour eux un grand inconvénient. Ils finiraient par le surmonter ; ils trouveraient d'autres moyens d'information, et en dernière analyse, ils n'en seraient que plus violents contre le pouvoir qui les aurait ainsi maltraités. Mais au premier moment, et pour échapper à cet embarras, ils lui feraient probablement quelques concessions.

Le langage du Times, et même du Morning Chronicle, l'indique un peu. Comme expédient, l'expédient est assez bien imaginé. Je regrette bien que l'Autriche et la Prusse ne se mettent pas d'accord sur la question douanière. Il n'y a qu'une seule mauvaise chance pour la paix de l'Europe, c'est le défaut d'union entre les grandes puissances. Mais si cette chance là se laisse entrevoir les partis révolutionnaires l'exploiteront infailliblement. Ils ont autant de verve que d'ardeur. Et qu'on ne se fasse point d'illusion ; le venin révolutionnaire n'éclate et ne circule plus en ce moment ; mais il subsiste et il s'amasse. Le bon parti n'a pas de marge pour faire des fautes ; le mauvais en a pour attendre.

Adieu, Princesse. J'ai pris quelque soin pour avoir des nouvelles de Paris ; mais ne comptez pas sur moi. Je serai très stérile. D'ailleurs le free trade n'est pas, en ce moment, aussi à la mode pour l'esprit que pour la matière. Adieu, adieu. Ma fille va bien. Elle viendra me retrouver dans les premiers jours de Juillet et sa soeur la précèdera de quelques jours. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 13. Val-Richer, Lundi 14 juin 1852, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1852-06-14

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Lundi 14 juin 1852

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Schlangenbad

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/04/2022 Dernière modification le 18/01/2024

D'ici venir jusqu'ici sans la
vair. question à débattre.
un attendant adieu. il pleut,
il fait très froid. j'ai fait du
feu, j'ai une couronne d'api
une chaudière par. adieu, adieu.

N° 13

Mont Aiche le 12 Juin 1852

Je n'ai pu vous écrire hier,
le service de mon facteur n'étant pas encore
arrangé. Rien ne se ressemble moins en effet
que le Vat Richu et Schlaugetu. Je suis
surtout avec mon fils et mes parents (le
mar. est très abusif) qui me racontent leurs
tristesses ou leurs espérances de récolte. Il
pleut. Mes fleurs, qui en ont joui l'abord, en
suffrent aujourd'hui. Mais, même avec la
pluie, le séjour me plaît; après la société
de ceux que j'aime, le que j'aime le mieux
est ma liberté et mon loisir. Rien ne
m'ennuie plus que de vivre à la merci des
indifférents.

Lorsque j'eusse fait fermer ma porte
le jour de mon départ, j'ai vu assez de
monde, du château, Montebello, Villet, Salandy,
Mallac, Bernard Bostin. On croyait assez à un
remaniement de cabinet qui mettrait Pédrig
aux affaires étrangères et ferait rentrer
Morny, Fould et Rouher. On arrangeait une
bonne occasion. Le Président devait y gagner

au Conseil d'Etat, demain mardi, la question
du conflit. On s'avait le compte des usages,
et contre ça après le dîner, il devenait question,
il réglait à nouveau, on faisait régler par
le Conseil d'Etat l'affaire des biens de la
masson d'Orléans, médiocrement, équitablement,
en assurant les droits des créanciers et ceux
de la société à lui, aussi bien que ceux des
propriétaires. Cela fait, tout était facile;
le public était satisfait et les hommes
capables redoublaient ministres. Voilà
l'utopie. Le Président se trouvait en effet
très bien d'agir ainsi; il s'ôtait un jour
fâcheux et se remettait une meilleure
administration. Je ne crois guère aux Utopies.

Non pas pour toujours, mais pour quelque
temps, la chose peut-être pas tout à fait une
Utopie que de se promettre un peu plus de
retenue de la part des journaux étrangers,
si on leur fait craindre de voir leurs
correspondants exploités de Paris. Ça servirait en
effet pour eux un grand inconvénient. Ils
finiraient par le comprendre; ils comprendraient
l'autre moyen d'information, et en dernière

analyse, ils n'en tirent que plus violence contre
le pouvoir qui les avait ainsi maltraités.
Mais au premier moment, se pour échapper
à cet embarras, ils lui faisaient probablement
quelques concessions. Le langage du Times, et
même du Morning Chronicle, l'indiquent assez.
Comme expédient, l'expédient est assez bien
imaginé.

Je regrette bien que l'Autriche et la Prusse
ne se mettent pas d'accord sur la question
douanière. Il n'y a qu'une seule mauvaise
chance pour la paix de l'Europe, c'est le
défaut d'union entre les grandes puissances.
Mais si cette chance la se laisse entrevoir, les
partis révolutionnaires l'exploiteront infailli-
blement. Ils ont autant de ruse que d'audace.
Et qu'on ne se fasse point d'illusion; le
venin révolutionnaire ne lade et ne cède
plus en ce moment, mais il subsiste et il
s'amasse. Le bon parti n'a pas de marge
pour faire des fautes; le mauvais en a
pour attendre.

Adieu, Princeps. J'ai peu quelque chose
pour avoir des nouvelles de Paris; mais ne
comptez pas sur moi. Je serai très, très, très.

Voilà que le frère Louis n'est pas en la monnaie
aussi à la mode pour l'esprit que pour la
matière. Adieu ; Adieu. Ma fille va bien. Elle
voudra me retrouver dans les premiers jours
de juillet et la bonne la mènera de
quelques jours. Adieu.

N° 12

Aut. Richer - mardi 15 Juin 1852

Certainement mon petit ami
est et sera toujours à votre disposition. Je
comprends que ce ne soit qu'à la dernière
extrémité. Si vous avez besoin de lui, vous
arrangerez cela vous-même, car il ira, ou
bien il est peut-être déjà allé vous voir
dans la promenade sur le Rhin. À part
les inconvénients, il est très intelligent, très
zélé et très sûr.

Je regrette que vous ayez rebuté votre
neveu Solitay. Il croit aller avec beaucoup
de volentiers, il croyait avoir quelque chose
à réparer. Pourquoi fermer la porte aux
petits repentirs ? Dieu ne la ferme pas
aux grands. Vous êtes disposé à exiger
beaucoup ; quand on est exigeant, il ne faut
pas être susceptible. J'étais là quand
vous avez traité sévèrement ce pauvre
garçon ; je vous aurais averti si j'avais
pu. Il n'y avait pas moyen.

L'épithète de M^{re} de Meyendorff pour
le Prince de Schwartzenberg est excellente.